

*Pratiquants de la psychanalyse en devenir  
Montpellier-Torino, aller-retour*

A Venise, elle s'était laissée bercer toute une nuit, fascinée par le chant des gondoliers. Ce fut sa rencontre, à ses dix ans, avec la langue italienne, et avec elle la confirmation d'un ailleurs étranger qui l'avait déjà fait rêver.

Le 10/11 dernier a eu lieu à Turin en Italie, le 3<sup>ème</sup> colloque organisé par LUNIPSI : La Libera Universitas Psiconalitica per la Psicanalisi laica. Cet inter-associatif italien regroupe depuis peu 14 associations de psychanalyse. Pour ce rendez-vous nous avons été conviés à parler de la psychanalyse laïque. Sujet sensible et politique dans un pays où la psychanalyse a été assimilée à une forme de psychothérapie réglementée et contrôlée par l'état et les conseils de l'ordre.

A l'occasion de nos journées des CCAF à Lille où il sera question de débattre sur le même sujet, je me propose de reprendre ce texte que j'ai présenté à Turin et de le mettre en perspective avec ce que j'ai pu retenir du débat vif et renouvelé par la situation italienne.

« *La question de l'analyse profane* »<sup>1</sup> qui est la traduction française du titre de *Laienanalyse*, a le mérite de souligner la portée d'un questionnement toujours ouvert, adressé en priorité aux protagonistes de la psychanalyse, c'est-à-dire à ceux qui la font et qui l'inventent, puisque « *la question de l'analyse profane est la question de l'analyse elle-même* ». <sup>2</sup>

En l'occurrence, réinterroger le terme de *laïcité* implique de faire référence au contexte social et politique actuel.

Le champ « *psy* » a été pris dans les mailles des politiques réglementaires sécuritaires se soutenant de *la norme* et des principes fondés sur l'expertise et l'évaluation. Mais il n'est pas le seul à en souffrir. Avec lui, les institutions socio-éducatives et le monde médical sont appelés à se soumettre à la politique globale de la normativité. Il s'agirait de faire « *taire le sujet* »<sup>3</sup>, de le soumettre à un *Moi* bien éduqué, qui se conforme au mieux à l'ordre défini par *l'Autre social*.

Assimilée à une psychothérapie, par la loi écrite ou par la *situation de fait*, la psychanalyse se trouve associée à une grande diversité de pratiques qui se soutiennent de son nom. Les titres, les formations universitaires et les conseils de l'ordre, comme celui des psychologues en Italie, sous le prétexte de répondre à la question de la garantie, sont appelés en effet à *mettre de l'ordre*.

Pour les associations de psychanalyse et leurs institutions, cette situation les oblige, et c'est peut-être un point positif, à définir leur position et à assumer leur responsabilité, en faisant le choix entre une politique qui soutienne la professionnalisation de la psychanalyse, c'est à dire son anéantissement, ou bien celle qui serait consacrée à sa transmission.

La transmission de la psychanalyse *laïque*, c'est-à-dire de la psychanalyse tout court, se fait avant tout là où elle se pratique et s'invente. C'est pourquoi s'interroger sur les possibles *répercussions que le discours ambiant normatif avec ses vellétés de réglementation peut avoir sur la pratique analytique*, revient à adresser cette question à chaque analyste, puis à chaque association.

Je vais donc me laisser interpellé par elle, pour essayer d'en dire quelque chose en partant du lieu de ma pratique et en reprenant ce qui reste vivant en moi du

---

<sup>1</sup> Sigmund Freud, folio essais

<sup>2</sup> J.B. Pontalis, Préface in *La question de l'analyse profane*, p.9

<sup>3</sup> Reprenant en partie le titre du livre de Serge Lesourd : « Comment taire le sujet », Erès, 2006

questionnement soulevé autour de la *laïcité* de la psychanalyse et qui fait encore débat.

### ***Comment arrivent les demandes chez l'analyste ?***

Il me semble que chacun continue à faire comme il peut pour arriver à trouver un analyste. Il est vrai que parfois, c'est le parcours du combattant, mais n'était-ce pas déjà ainsi hier ? Depuis toujours, rien n'a jamais garanti à celui qui frappe à la porte d'un psychanalyste qu'il en trouvera un derrière pour lui. Mais ceux qui vont s'adresser ainsi le savent-ils ? Est-il évident qu'ils sachent à quel point ils devront faire preuve d'une grande persévérance libidinale pour parvenir à trouver leur analyste ? Je ferai l'hypothèse que *oui*, qu'ils en savent quelque chose, bien que d'un savoir pas tout à fait conscient, raison pour laquelle le début du chemin transférentiel est marqué par de la méfiance et toutes sortes de rebondissements de la résistance.

J'ai d'ailleurs remarqué, ce qui pourrait appuyer ce que je viens de dire, que certains *arrivants* à mon cabinet ont eu besoin d'aller chercher de l'information sur les analystes dont quelqu'un leur a proposé l'adresse pour arriver, comme ils disent : « *mieux renseignés* ».

J'ai ainsi eu affaire à un homme qui s'était employé à lire tous les textes qu'il avait trouvés des psychanalystes de sa ville. Il cherchait à repérer l'analyste qui « *trahirait sa passion dans l'écriture* ». Cela lui paraissait un indice susceptible de le rassurer.

Un autre est tombé par hasard, dit-il, sur un texte à propos de la mort que j'avais écrit. Il lui est apparu que si j'avais osé écrire sur ce thème, alors je saurais sûrement m'y prendre pour traiter sa difficulté de vivre.

Je sais bien que toutes ces histoires autour de l'arrivée chez un psychanalyste sont prises dans l'imaginaire, voire dans le fantasme et qu'elles contribuent à investir de transfert *le sujet supposé savoir*. Mais je ne les entends surtout pas comme des *petites histoires*. Des trajets analytiques qui ont pu être poussés jusqu'à leur terme, j'ai appris que des questions qui ouvrent à des signifiants importants au cours d'une cure, avaient bien souvent été soulevées dès les premiers entretiens.

Je profite ici pour dire combien je considère que la clinique actuelle nous convoque à accorder sa juste place au travail analytique touchant les premiers entretiens. En effet, il s'agit de soutenir *la fonction analyste* dès le départ, et cela, quelle que soit la manière dont se présente la demande. Je vais même plus loin :

il dépend de ce travail, soutenu et persistant au sein du transfert qui se donne d'emblée, que l'engagement dans un trajet analytique devienne possible.

En ce sens, et presque sans exceptions, tout en me jugeant excessive, je dirai que *toute demande accueillie par un supposé psychanalyste serait une demande d'analyse*. Même les psychotiques, *ceux que j'ai pu rencontrer me l'ont appris*, veulent savoir, au delà de leur doléance, ce qui leur arrive. Mais la demande qu'ils adressent plutôt à l'analyse qu'à l'analyste n'est pas formulée en tant que telle, et il faudra, encore une fois, que les protagonistes puissent poser les conditions préliminaires à un possible travail d'analyse.

Quant aux *diverses figurations de la demande*, et m'interrogeant toujours ici avec vous sur la possible implication du contexte social dans la pratique, je relève que des personnes parlent beaucoup plus facilement et d'emblée de leur travail, de leur situation financière, sociale et du politique. Et qu'elles vont attribuer à ces situations leur souffrance subjective.

Dès lors que leur situation professionnelle est en bute à des politiques de *management* fondées sur la compétitivité et le contrôle, des personnes réagissent et se mettent à souffrir. Du coup, elles s'autorisent plus facilement à aller parler à un *psy*. Ce qui me semble un juste retour des choses, *la parole singulière et subversive* parvenant à répliquer à certaines exigences du collectif qui mettent à mal le sujet.

Loin de moi l'idée de penser que tous ceux qui ont sonné dernièrement à ma porte souffrent juste d'un mal social. Je n'irais pas jusque là, même si je considère que *la douleur de vivre* dans nos sociétés d'aujourd'hui ne cesse de s'intensifier. Et que le milieu ambiant coercitif étouffant la vie participe à la production des symptômes, mais il donne aussi l'occasion de la formulation d'une demande.

*Je me souviens des premiers mots d'une femme en séance d'accueil s'efforçant de me dire ce qui l'avait décidée à appeler...*

*Elle était responsable d'une agence commerciale dans une grande multinationale et subissait les pressions de la direction pour augmenter le chiffre d'affaires. Elle n'en dormait plus, l'angoisse de ne pas y arriver ne lui laissait plus de repos. Pourtant, se sachant bonne gestionnaire, elle tenait bon. Jusqu'au jour où elle apprit qu'une des vendeuses avait été chargée de la surveiller, et, qu'en échange, elle était pressentie pour la remplacer à son poste. Effondrée de l'apprendre, elle avait arrêté de travailler sur le champ et l'idée d'en finir l'avait envahie.... Des mois après, une fois engagée dans une parole analysante, elle*

avait pu déplier toute la violence signifiante qui accompagnait chez elle le mot « surveiller ».

Ce qui est en souffrance,<sup>4</sup> et qui renvoie à l'énigme subjective de l'intime trouve dans le conflit social l'opportunité de se déployer.

### ***La thérapeutique au cœur du travail de transfert***

Je me propose maintenant d'aborder la question qui fait débat sur la *dimension thérapeutique* qui, dans le champ de la psychanalyse, est à mon avis à situer au cœur du travail que permet le transfert.

Durant de nombreuses années de pratique, je n'ai entendu que rarement une demande explicite d'analyse.

Pourtant, ne pas nommer la psychanalyse, au début ou même tout au long d'un trajet analytique, n'empêche en rien l'engagement des analysants tenu jusqu'au bout pour mener à bien leur désir de savoir quelque chose de l'énigme de leur symptôme, que seul le travail d'analyse peut percer à jour.

Je viens de la psychothérapie par ma formation universitaire. De manière résumée, je dirai qu'elle représente pour moi ce que j'ai tenu à quitter. Autant dire que j'ai appris à me méfier des propositions thérapeutiques qui font l'offre d'une *guérison* ou d'un *bien-être*, préalablement définis et attendus. Ces promesses représentent l'idée que je me fais de *la psychothérapie*.

Cette définition, qui se veut tranchée, m'aide à ne pas trop m'encombrer des discours ambigus que nous avons pu entendre, ici et là, dans le milieu psychanalytique. Qui reviennent à professer quelque chose qui serait de l'ordre de: *la psychanalyse est aussi une psychothérapie, la plupart des demandes sont des demandes de psychothérapie, d'un côté le fauteuil, de l'autre le divan..., tous ne vont pas faire une analyse...etc.*

En effet, tous ne vont pas faire explicitement une analyse, et alors ? C'est à eux de nommer ce qu'ils font. Par contre, et je l'ai déjà suggéré avant, chez celui qui se prête à offrir et à assumer une position d'analyste, le *travail analytique* commence au premier entretien. Dès le départ il est confronté à son *désir d'analyse* qui survient à chaque fois qu'il accueille la parole d'un autre. Les mots qui vont se dire, les silences et la présence des corps vont être d'entrée de jeu

---

<sup>4</sup> La formule est de Jacques Nassif, in *Come si diventa psicanalista*, Edizioni ETS, p 104

des *éléments de transfert* qui mobilisent autant le désir que la résistance et cela d'abord pour les oreilles du plus averti : *l'analyste*.

Il y a des discours qui endorment, d'autres qui fâchent, et encore d'autres qui séduisent. Autant situer comme une des responsabilités majeures de l'analyste, de son côté du transfert, celle de veiller à y repérer ce qui pourrait devenir *encombrant* pour l'exercice de sa fonction.

Si je rappelle cette évidence qui situe le travail de l'analyste avant tout comme un *travail analysant* sur son propre transfert et ses résistances, c'est pour suggérer que le savoir psychanalytique partagé mais aussi les discours ambiants du social, constituent aussi des *éléments de transfert pour* chaque analyste. Et que cela l'implique et imprègne quelque part sa pratique.

Pour le dire autrement et d'une façon qui m'implique plus personnellement, lorsque je me découvre particulièrement affectée par le discours exacerbé de quelqu'un autour de son symptôme, je reconnais là le signe de ma propre résistance.

Je ne veux pas dire par là que je ne m'intéresse pas à la douleur ou à la souffrance associée à un symptôme, cela me paraît peu probable d'ailleurs et je n'ai tout simplement pas le choix de m'y soustraire. Mon corps me fait signe et je ne peux pas faire la sourde oreille.

Ce que je voudrais cependant faire passer c'est que, lors de ces moments où l'éprouvé des corps se fait ressentir, relancer les associations des mots qui peuvent dire et *faire signifier la souffrance au-delà du symptôme soutient la fonction analyste* et permet de continuer.

Les effets douloureux des symptômes s'éteignent peu à peu, ou tout d'un coup, comme lorsqu'on parvient à éteindre un grand feu. Parfois les analysants ne s'en rendent même pas compte et se mettent tout d'un coup à marcher, voir à courir, sans même se rappeler qu'ils avaient été boiteux.

J'ai essayé de dire que la parole est subversive dès la formulation d'une plainte visant à obtenir le soulagement qu'elle demande. Mais cette parole ne se déploiera qu'à certaines conditions, et à chaque fois, dans une temporalité particulière à chaque transfert.

Le travail peut être marqué d'interruptions. *Aller mieux* après avoir vidé son sac permet de partir assez vite. Et parfois, la résistance poussera le sujet à *fuir*. Quitte à y revenir un jour, peut être... Jusqu'à ce que malgré les doléances apaisées, le sujet insiste dans son désir de savoir et se reconnaissant pris dans

l'énigme de son questionnement, il parvienne à se demander en quoi il a participé à ce qui lui est arrivé. Une fois allumée cette étincelle de conscience, un *analysant* s'engagera à fond dans son analyse. Mais rien de tout cela n'est gagné une fois pour toutes. Il y a une temporalité préliminaire à la parole analysante et il s'agit, tout au long du trajet, de saisir la bonne occasion et de savoir, à chaque fois, la relancer.

### ***Le retour aux titres et la question de la formation de l'analyste***

Pour finir je voudrais évoquer ce qui m'a suggéré le titre que j'ai donné à cette intervention bien avant de l'avoir écrite.

Un collègue que j'apprécie, Michel Guibal raconte:

*« un ami chinois m'a indiqué que pour devenir le Bouddha que chacun porte en lui, il doit d'abord sortir de la famille "chujia" dit-on en chinois, puis on devra tuer père et mère, ainsi on deviendra Bouddha, ensuite il faudra tuer le Bouddha pour arriver au Nirvana. Tirons la leçon : pour devenir le psychanalyste que chacun porte en lui, il faut sortir de la famille (c'est-à-dire faire une psychanalyse, c'est-à-dire tuer père et mère, alors on devient psychanalyste, le pas suivant sera de tuer le psychanalyste que l'on est devenu : pour devenir quoi? »*

Cette réflexion m'avait mis sur la voie. Ce qui me semble pouvoir faire le plus de mal à la psychanalyse, c'est que ceux qui la pratiquent commencent à se prendre pour *des psychanalystes*. Et pire, qu'ils arrivent à y croire. Il y a donc lieu, je crois, de prendre au sérieux la menace qui plane à notre insu, du fait du discours ambiant, mais aussi par le choix de certaines pratiques institutionnelles sévissant *la laïcité* de la psychanalyse et qui aboutissent à troquer le *désir d'analyse* en échange d'un pseudo confort qui apporterait la reconnaissance d'un titre.

*Avec l'équivoque soulignée par l'aphorisme lacanien : « tu es (tuer) ma femme », un : « tu es le psychanalyste » devrait vouloir dire : rappelle-toi que tu n'es pas le psychanalyste. Ce qui implique de pouvoir dire aux jeunes analystes qui débutent, à une époque qui privilégie la reconnaissance par les titres, que l'être psychanalyste n'existe pas. Puis que sa formation est toujours en devenir. Quant aux plus anciens, il importe aussi de nous rappeler, de temps en temps, que le psychanalyste ne s'installe pas. L'analyste est la fonction qui soutient et travaille l'analyse du transfert. Celle-ci ne se met en jeu que dans l'espace transférentiel*

qui se crée *entre* et *par* les deux protagonistes impliqués dans l'acte analytique et dans la mouvance de celui-ci.

La question sur le devenir du psychanalyste amène à s'en poser une autre : *qu'est on devenu au décours du trajet?* La soulever serait d'autant plus justifiée qu'elle aurait le bénéfice de nous alerter sur la place que l'on accorde encore, ou pas, au travail renouvelé sans cesse sur notre propre castration. C'est d'ailleurs ce point qui tient compte de la vivacité de l'inconscient toujours en mouvement et qui souligne, pour celui qui pratique la psychanalyse, que le verbe se conjugue en fonction d'un mouvement, qui est celui du temps, c'est-à-dire qu'il nous maintient toujours *en devenir*.

C'est en cette place que je peux aussi situer la fonction indispensable « *des quelques autres* » *supposés entendre*, et qu'il revient à chaque analyste de trouver pour lui.

Dans le même sens, il y a lieu aussi d'intégrer ici, la responsabilité des associations et des inter-associatifs pour proposer un espace vivant respectueux de l'hétérogène où chaque analyste pourrait relancer régulièrement la question de son devenir.

Entre la solitude radicale de l'acte analytique qui est à soutenir, et les espaces de travail partagés avec d'autres, la question de fond est la même :

*Comment rester profane dans la pratique de la psychanalyse, encore sans titre, c'est-à-dire, juste un analysant-analysé averti, et de ce fait, toujours en devenir ?*

*Lucía Ibáñez Márquez*

Novembre 2013

---